

Title	La dignité de l'homme selon Pascal
Author(s)	Yamajo, Hirotugu
Citation	Gallia. 50 p.13-p.22
Issue Date	2011-03-03
oaire:version	VoR
URL	https://hdl.handle.net/11094/3734
rights	
Note	

Osaka University Knowledge Archive : OUKA

<https://ir.library.osaka-u.ac.jp/>

Osaka University

La dignité de l'homme selon Pascal

Hirotsugu YAMAJO

L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser, une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, puisqu'il sait qu'il meurt et l'avantage que l'univers a sur lui. L'univers n'en sait rien. (S231-L200)

Ce passage, l'un des plus connus des *Pensées*, pourrait s'interpréter comme un hommage à l'homme, la seule créature dotée de raison, de la même façon que l'*Éthique à Nicomaque*, qui définit le suprême bonheur humain par la vie contemplative relevant de l'exercice de son intelligence, ou que le *Discours de la méthode*, qui considère l'esprit humain comme le moyen universel pour atteindre la vérité. En effet Pascal déclare par la suite : «Toute notre dignité consiste donc en la pensée» (S232-L200). Mais de quelle pensée s'agit-il ? L'homme, pour être digne, doit penser à quoi et de quelle manière ? Que lui apportera une telle pensée ? Nous nous proposerons de réfléchir sur ces questions par la lecture des fragments consacrés aux thèmes très connus du «divertissement» et du «pari».

1. La pensée et le divertissement

Notons tout d'abord que la proposition «Toute notre dignité consiste en la pensée» n'est pas de l'ordre du constat, mais de l'ordre de la norme¹⁾. En effet la phrase qui la suit : «Travaillons donc à *bien penser*» suggère que nous ne le faisons pas (Cf. S626-L756). La dignité humaine ne réside pas tant dans notre capacité de penser que dans la bonne direction de celle-ci :

Ce n'est point de l'espace que je dois chercher ma dignité, mais c'est du *règlement de ma pensée*. Je n'aurai point d'avantage en possédant des terres. Par l'espace l'univers me comprend et m'engloutit comme un point,

1) J.-L. Martinet remarque que la *dignitas* désigne «la qualité d'une chose ou d'une personne qui convient à telle ou telle fonction, tel ou tel usage particulier», et qu'elle implique trois éléments : l'action, la qualité d'un être et notamment les *devoirs* (*Montaigne et la dignité humaine. Contribution à une histoire du discours de la dignité humaine*, Paris, Eurédit, 2007, pp. 17-18).

par la pensée je le comprends. (S145-L113²)

Le «règlement de ma pensée» dépend de sa soumission à une juste règle, à un bon ordre. Pour Pascal, l'homme doit conduire sa pensée suivant un certain ordre vers un certain objet, ce que pourtant nous négligeons. Quel objet ? Il ne s'agit évidemment pas de la «possession des terres», c'est-à-dire de l'usurpation du pouvoir temporel. L'apologiste condamne sans cesse la *libido dominandi* (le désir de dominer), qui empêche d'être humble devant Dieu et de l'aimer³. «Bien penser» n'est absolument pas penser aux moyens de contenter une telle passion concupiscible.

Pour Pascal, si l'homme est «grand», c'est qu'«il se connaît misérable» (S146-L114), et s'il est «noble», c'est qu'«il sait qu'il meurt» (S231-L200). La suprême misère de l'homme s'avère être sa mortalité⁴. L'homme digne est celui qui dirige sa méditation vers sa proche disparition de ce monde et le destin qui suivra, comme l'indique le passage suivant :

L'homme est visiblement fait pour penser. C'est toute sa dignité et tout son mérite, et tout son devoir est de penser comme il faut. Or *l'ordre de la pensée est de commencer par soi et par son auteur et sa fin.* (S513-L620)

La connaissance de sa condition misérable devrait naturellement inviter le sujet à réfléchir sur ce qu'il est et ce qu'il sera, sur ce qu'il doit et devra faire pour atteindre la «fin» — la finalité — de sa vie. Et cette «fin» dépend de l'existence de «son auteur», à savoir de Dieu (comme nous le verrons plus tard). Mais, s'écrie Pascal, «à quoi pense le monde ? Jamais à cela !» (*Ibid.*) Ce n'est pas que les hommes ne pensent pas. Au contraire, ils se vouent souvent à réfléchir, en oubliant de manger ou de dormir, aux moyens de mieux danser, de vaincre leurs ennemis, de gagner plus d'argent ou d'obtenir un meilleur poste, ce qui n'est pas la bonne façon de penser, celle qui mérite de constituer la dignité humaine⁵. Le «monde» est si indigne d'être humain qu'il se dispense de contempler sa mort à venir.

À vrai dire, l'homme ne s'applique à diverses activités, spirituelles comme

2) Les mots « du règlement » sont ajoutés par l'auteur lors de la correction du premier jet.

3) Voir sur ce point H. Yamajo, «L'amour selon Pascal : charité, concupiscence et amour-propre», in *Kwansei Gakuin Univ. School of Sociology Journal*, n° 103, 2007, pp. 19-32.

4) L. Susini, reconnaissant que chez Pascal, la véracité des « premiers principes » dépend de sa confiance en les données des « expériences » (ou des « sensations ») humaines, démontre que la proposition que *tout homme meurt* en est un exemple typique (*L'Écriture de Pascal. La lumière et le feu. La « vraie éloquence » à l'œuvre dans les Pensées*, Paris, H. Champion, 2008, pp. 38-46).

5) T. Shiokawa souligne le fait que Pascal suggère sans cesse que la pensée humaine, malgré sa nature « noble », tend à des objets insignifiants (« La 'pensée' selon Pascal », in *Chroniques de Port-Royal*, n° 58, 2008, pp. 399-414).

physiques, que pour se garder de la vue de son propre destin. En effet, nous sommes «dans le malheur naturel de notre condition faible et mortelle, et si misérable que rien ne peut nous consoler lorsque nous y pensons de près.» (S168-L136, p. 122) C'est l'état du «divertissement», qui constituerait «la plus grande de nos misères», puisque, d'après l'auteur, «c'est cela qui nous empêche principalement de songer à nous, et qui nous fait perdre insensiblement.» (S33-L414)

Mais pourquoi Pascal condamne-t-il si violemment le «divertissement», qui nous permet d'oublier notre malheur certes inévitable, mais qui relève d'un futur indéfini ?

2. Les perversités du divertissement

Aux yeux de l'apologiste, une première perversité de celui qui se divertit consiste en ce qu'il confond but et moyen et cela à son insu. Si l'on aime tant «le jeu et la conversation des femmes, la guerre, les grands emplois», observe Pascal, «ce n'est pas qu'il y ait en effet du bonheur, ni qu'on s' imagine que la vraie béatitude soit d'avoir l'argent qu'on peut gagner au jeu ou dans le lièvre qu'on court, on n'en voudrait pas s'il était offert.» (S168-L136, p. 122) Nous nous adonnons à différentes activités avec plus ou moins de difficulté, en nous imaginant qu'elles nous apporteront un bien quelconque, sans vouloir pourtant que celui-ci nous soit offert gratuitement et immédiatement. «Raison pourquoi on aime mieux la chasse que la prise.» (*Ibid.*) La prise en effet n'est pas capable de nous distraire de notre mort à venir. L'homme diverti est déjà satisfait de son activité actuelle — quelque pénible qu'elle lui soit — même s'il croit qu'elle n'est qu'un moyen pour atteindre son terme dans l'avenir (Cf. S226-L193, S637-L773). Mais pour que cette illusion heureuse s'établisse, il faut que la finalité — qui n'est que fictive en réalité — soit substantive. En effet on s'ennuie dans le jeu dont le gain n'apportera rien : «il faut qu'il s'y échauffe et qu'il se pipe lui-même en s'imaginant qu'il serait heureux de gagner ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui donnât à condition de ne point jouer» (S168-L136, p. 125). L'homme se divertit en justifiant son acte présent par son but, qui ne l'intéressera plus lorsqu'il l'aura obtenu.

Une seconde raison pour laquelle l'apologiste condamne le divertissement relève du fait que celui-ci nous implique dans une agitation incessante. L'homme croit qu'il connaîtra le repos au terme de l'activité dont il s'occupe à présent. Mais ce moment venu, il est obligé d'en chercher une autre, puisqu'il s'amuse de ses occupations mêmes : «si on les [= *quelques obstacles*] a surmontés, le repos devient insupportable par l'ennui qu'il engendre. Il en faut sortir et mendier le tumulte.» (*Ibid.*, p. 124) C'est la «nature insatiable de la cupidité» (*Ibid.*, p. 123) de l'homme qui produit ce cycle perpétuel. Une fois satisfait, le désir humain

s'amplifie et cherche un autre objet, souvent plus difficile à acquérir que le dernier, comme en témoigne le roi Pyrrhus, à jamais incapable d'être satisfait avant d'avoir soumis tous les pays du monde (Voir *ibid.*, p. 124)⁶⁾.

Le divertissement nous dérobe doublement notre finalité : d'une part nous nous occupons d'une activité quelconque qui nous divertit non pas dans l'espoir d'un objet supposé, mais pour elle-même ; et d'autre part le divertissement, qui ne cesse jamais, nous fait oublier de nous poser la question capitale de notre vie, celle de notre destin après la mort. Or «il est indubitable, nous avertit Pascal, que le temps de cette vie n'est qu'un instant, que l'état de la mort est éternel, de quelque nature qu'il puisse être, et qu'ainsi toutes nos actions et nos pensées doivent prendre des routes si différentes selon l'état de cette éternité» (S682-L428, p. 477). En nous divertissant, nous nous contentons de plaisirs dérisoires et instantanés, sans tâcher de savoir comment acquérir une constante félicité. L'«instant» nous soustrait de l'«éternité» : «nous faisons de l'éternité un néant et du néant une éternité.» (S684-L432)

«Mais, se demande l'ami libertin de l'apologiste, n'est-ce pas être heureux que de pouvoir être réjoui par le divertissement ?» (S165-L132) Il n'y aurait pas de raison d'être accusé de se satisfaire de ses propres plaisirs — quelque éphémères et insignifiants qu'ils soient — tant que cela n'agace ni ne dérange personne. Si, répondrait Pascal, parce que pour lui les plaisirs produits par le divertissement ne sont qu'imaginaires. L'homme diverti est heureux, non grâce à son objet qu'il pourra peut-être se procurer dans le futur comme il le croit, mais grâce à son occupation actuelle et inachevée qui n'est en fait qu'un «tumulte». Par ailleurs, sa finalité une fois atteinte l'afflige parce qu'il s'y ennue. Le divertissement ne rend jamais l'homme heureux, ni dans le présent ni dans l'avenir (Cf. S107-L73).

3. Penser à sa mort

Nous avons vu que la méditation de sa propre mort à venir, condition essentielle de la dignité humaine, signifierait la réflexion sur le destin qui suit l'anéantissement de la chair. Le passage suivant nous en révélera davantage sur ce point. Il s'agit du sentiment d'un libertin — interlocuteur imaginaire de l'apologiste — qui prétend renoncer à penser à ce qu'il deviendra après sa mort, afin de jouir de plaisirs actuels et temporaires :

je sais seulement qu'en sortant de ce monde je tombe pour jamais ou dans le néant, ou dans les mains d'un Dieu irrité, sans savoir à laquelle de ces

6) Ce désir de tout posséder, de tout dominer est d'autant plus tenace, qu'il a pour cause finale la passion d'être admiré d'autrui, c'est-à-dire l'amour-propre, source générale des concupiscences : «Mais, direz-vous, quel objet a-t-il [= l'homme] en tout cela ? Celui de se vanter demain entre ses amis de ce qu'il a mieux joué qu'un autre.» (S168-L136, p. 125)

deux conditions je dois être en partage. Voilà mon état, plein de faiblesse et d'incertitude. Et de tout cela je conclus que je dois donc passer tous les jours de ma vie sans songer à chercher ce qui doit m'arriver. Peut-être que je pourrais trouver quelque éclaircissement dans mes doutes, mais je n'en veux pas prendre la peine, ni faire un pas pour le chercher. Et après, en traitant avec mépris ceux qui se travailleront de ce soin, je veux aller sans prévoyance et sans crainte tenter un si grand événement, et me laisser mollement conduire à la mort, dans l'incertitude de l'éternité de ma condition future. (S681-L427, p. 472)

L'apologiste s'en indigne : « Qui souhaiterait d'avoir pour ami un homme qui discourt de cette manière ? » (*Ibid.*) En effet cet incroyant, tout en reconnaissant la malheureuse situation dans laquelle il se trouve, déclare abandonner tout effort pour s'en sortir, voire détourner les yeux pour pouvoir accueillir « mollement » la mort. Il néglige de « bien penser », le devoir de l'homme digne, qui consiste à réfléchir à la question suivante : savoir si « en sortant de ce monde » il tombe pour jamais « ou dans le néant, ou dans les mains d'un Dieu irrité », en d'autres termes, s'il s'anéantira une fois pour toutes ou s'il jouira d'une vie purement spirituelle et éternelle accordée par Dieu, après la mort de la chair. Question sans réponse, ni moyens d'y accéder. Beaucoup se la sont posée, nul ne l'a résolue. Ce qui n'empêche qu'il importe pour l'homme de « faire un pas ». Pour Pascal, « bien penser », c'est entreprendre ce devoir difficile.

Montaigne se propose également de préméditer sa disparition : « N'ayons rien si souvent en la tête que la mort. À tous instants représentons-la à notre imagination et en tous visages. » (*Essais*, I, 20, p. 86) La mort, lorsqu'elle atteint les personnes qui me sont chères, me tourmente et m'accable. Mais ce qui est plus effrayant, c'est qu'elle ne manquera pas de s'attaquer à moi-même. L'écrivain nous exhorte à nous habituer à l'idée de la mort, afin d'apaiser la terreur que nous éprouverons lorsqu'elle surviendra. À ses yeux, il n'est pas impossible pour l'homme de s'imaginer que son décès n'est pas le suprême malheur, mais une des routines familières de la vie, en se rappelant aussi souvent qu'il le peut le fait qu'il mourra bientôt. « Car si les maux n'ont entrée en nous que par notre jugement, il semble qu'il soit en notre pouvoir de les mépriser ou contourner à bien. » (*Essais*, I, 14, p. 50) Ce mépris de la mort, cette banalisation imaginaire de la mort, c'est, d'après Montaigne, le « moyen qui fournit notre vie d'une molle tranquillité » et qui « nous en donne le goût pur et amiable » (*Essais*, I, 20, p. 82). « Il n'y a rien de mal en la vie pour celui qui a bien compris que la privation de la vie n'est pas mal » (*Ibid.*, p. 87), puisqu'il n'y a pas de plus grand mal que celle-ci.

Ainsi, si l'auteur des *Essais* tente toujours de penser à sa mort, c'est pour

rendre sa vie plus heureuse et plus tranquille, du moins dans son imagination⁷⁾. Il faut remarquer qu'ici il croit que la mort anéantit son être une fois pour toutes et ne songe pas à la possibilité de l'existence d'une autre vie après celle-ci :

nous ne sentons aucune secousse, quand la jeunesse meurt en nous, qui est en essence et en vérité une mort plus dure que n'est la mort entière d'une vie languissante, et que n'est la mort de la vieillesse. D'autant que le saut n'est pas si lourd du mal-être au non-être, comme il est d'un être doux et fleurissant à un être pénible et douloureux. (*Ibid.*, p. 91)

La jeunesse étant un bien (+), la vieillesse un mal (-) et la mort «*non-être*» (0), cette dernière ne devrait pas être plus insupportable que la seconde. Tout au contraire, le *memento mori* pascalien a pour finalité de quêter la possibilité d'une vie spirituelle qui suit la vie terrestre.

Or, pourquoi cette façon de penser à la mort se définit-elle comme la condition de la dignité humaine ? Cet acte apportera-t-il à l'homme un plus grand bonheur que le «divertissement», et si c'est le cas, pourquoi ? Nous considérerons ces questions en nous appuyant sur le fameux argument pascalien du «pari».

4. Le pari

On peut résumer cet argument assez compliqué, exposé dans le fragment «Infini rien» (S680-L418), comme suit. — Il est absolument impossible de savoir si Dieu existe ou non, tout comme de savoir si la pièce se présentera côté pile ou côté face avant qu'on l'ait lancée. Il serait alors permis de comparer la croyance en l'existence de Dieu au pari pour le côté face dans le jeu de monnaie. On peut supposer que la chance de gain n'est pas nulle ($1/n$, $n > 2$), sinon égale à la chance de perte ($1/2$). La mise est «une vie», à savoir tout le reste de votre vie, tandis que l'enjeu est «une infinité de vie infiniment heureuse». Inutile de dire que si vous choisissez le côté pile («Dieu n'existe pas»), le gain est «rien» (0). Vous n'avez pas la liberté de ne pas vous engager dans le jeu : «il faut parier. Cela n'est pas volontaire, vous êtes embarqué.» À ce moment-là, il serait aberrant de ne pas parier pour le côté face, dont l'espérance mathématique est «l'infini» (∞).

Au fait, pourquoi l'engagement dans ce jeu est-il obligatoire ? Pascal n'en explique pas la raison. Voici comment nous la comprenons⁸⁾. Étant donné que

7) Le modèle du libertin figurant dans le fragment S681-L427 ne serait-il pas Montaigne lui-même ? Pascal critique ce dernier dans un autre fragment par ces mots : «il ne songe qu'à mourir lâchement et mollement par tout son livre.» (S559-L680)

8) L'article suivant de T. Shiokawa présente une autre interprétation, intéressante et convaincante : «Le 'pari' de Pascal : de l'apologétique à la spiritualité», in *Littératures classiques*,

le résultat de ce jeu reste inconnu jusqu'au moment de la mort du joueur, le choix de celui-ci doit déterminer sa vie tout entière. Le pari de l'existence de Dieu, supposant la foi en Dieu, exige légitimement une vie religieuse. Dans ce cas, l'option de ne pas parier s'identifierait avec le pari de « Dieu n'est pas ». En effet, les deux attitudes se réduisent l'une et l'autre à avoir parfaitement la libre disposition de sa vie, sans se soumettre aux pratiques spirituelles et physiques exigées par la religion. Même si vous n'êtes pas conscient d'être engagé dans le jeu, vous avez consacré votre vie jusqu'à présent à des activités indépendantes de la religion : ce qui signifie que vous avez déjà opté, à votre insu, pour l'inexistence de Dieu⁹⁾.

Dès lors, êtes-vous disposé à parier pour le côté face, comme vous y incite Pascal ?

Ce qui nous fait hésiter est la trop importante mise qu'est « une vie ». Si le choix de la « face » semble plus avantageux que celui de la « pile », c'est parce que l'on suppose que dans le premier cas le gain possible (∞) est supérieur à la mise (1), alors que dans le second il (0) est inférieur à celle-ci (1). Mais, cette comparaison trop simpliste induite par les chiffres ne correspond pas du tout à la réalité. Parier pour l'existence de Dieu (la face), nous l'avons vu, c'est se vouer à la vie religieuse, plus ou moins contraignante et ascétique, au détriment de ses passions terrestres ; alors que le parti pris contraire permettra de jouir d'une parfaite liberté toute sa vie. Cela signifie qu'on ne doit payer la mise que lorsqu'on veut opter pour le côté face.

Par ailleurs, du moins selon la doctrine augustinienne dont a hérité Pascal, quiconque prétend avoir gagé que Dieu existe et croit se consacrer à la vie dévote, ne peut jamais savoir si son attitude sera considérée comme juste aux yeux de Dieu, ni *a fortiori* s'il pourra avoir « une infinité de vie infiniment heureuse » après la mort de la chair : tant la volonté divine est insondable (Cf. S762-L935, S590-L712). Ainsi, le pari pascalien n'est plus semblable à un jeu de monnaie mais à un concours dont la sélection est très sévère. Si vous y réussissez, vous gagnez un futur glorieux ; mais pour cela vous êtes obligé de faire longtemps — toute une vie — des efforts très intenses. Vous seriez donc encore en situation d'éviter tout choix, ou — ce qui revient au même — de parier pour l'*inexistence* de Dieu.

5. Espérer une autre vie

Dans le fragment « Infini rien », le but de l'apologiste est d'inviter son interlocuteur à parier pour l'existence de Dieu et donc à consacrer sa vie tout

n° 39, printemps 2000, pp. 207-218.

9) Voir D. Descotes, « Piège et paradoxe chez Pascal », in *Les Méthodes chez Pascal*, actes du colloque tenu à Clermont-Ferrand, 10-13 juin 1976, Paris, PUF, 1979, p. 517.

entière à la foi. À cette fin, il lui faut démontrer non seulement que le joueur pourrait acquérir un immense gain après sa mort, mais aussi que l'option recommandée lui apportera plus de bien que l'autre choix dès cette vie. La phrase suivante suggère en effet qu'il en est sûr :

Je vous dis que *vous y gagnerez en cette vie*, et qu'à chaque pas que vous ferez dans ce chemin, vous verrez tant de certitude de gain, et tant de néant de ce que vous hasardez, que vous connaîtrez à la fin que vous avez parié pour une chose certaine, infinie, pour laquelle vous n'avez rien donné. (S680-L418, p. 465)

Celui qui a pris le bon parti et qui se comporte de sorte que son choix soit juste est heureux *en cette vie*, donc avant qu'il sache le résultat du jeu, puisqu'il est de plus en plus certain de sa victoire. L'espoir confirme la croyance, qui devient la conviction. Le bonheur du joueur ne dépend plus de son gain futur mais de sa vie présente, elle-même déterminée par l'espérance de victoire. On peut trouver une explication à cette idée apparemment extravagante dans le passage suivant :

qu'on dise [...] s'il n'est pas indubitable qu'il n'y a de bien en cette vie qu'en *l'espérance d'une autre vie*, qu'on n'est heureux qu'à mesure qu'on s'en approche, et que, comme il n'y aura plus de malheur pour ceux qui avaient une entière assurance de l'éternité, il n'y a point aussi de bonheur pour ceux qui n'en ont aucune lumière ! (S681-L427, p. 471)

Nous nous contentons de petits plaisirs quotidiens pour oublier notre situation foncièrement misérable : «L'homme, quelque plein de tristesse qu'il soit, si on peut gagner sur lui de le faire entrer en quelque divertissement, le voilà heureux pendant ce temps-là.» (S168-L136, p. 126) Le bonheur que lui fournit le divertissement est ainsi illusoire et éphémère. Mais il existe un véritable bien dont l'être humain peut jouir dans cette vie. C'est «l'espérance d'une autre vie», non pas «une autre vie» elle-même. Nous ne pouvons jamais savoir si celle-ci existe ou non lorsque nous sommes ici-bas, comme nous ne connaissons pas le résultat du jeu dans lequel l'apologiste tente de nous engager. Pour ce dernier, «on n'est heureux qu'à mesure qu'on *s'en approche*», c'est-à-dire à mesure qu'on est plus sûr de gagner une vie peut-être éternelle et béatifique après la mort de la chair. Par ailleurs, cet état de bonheur n'exclut pas le «doute» en ce qui concerne l'existence d'une autre vie :

C'est donc assurément un grand mal que d'être dans ce doute. Mais c'est au moins un devoir indispensable de chercher, quand on est dans ce doute.

Et ainsi celui qui doute et qui ne cherche pas est tout ensemble et bien malheureux et bien injuste. (S681-L427, p. 471)

Étudier la possibilité de l'existence de la vie céleste en en doutant, vivre sa vie de sorte qu'on puisse avoir une autre vie après sa mort tout en doutant que ce soit possible, c'est exactement parier pour l'existence de Dieu. Dans le jeu pascalien, tant qu'il dure, les joueurs n'ont pas le droit de se cantonner à attendre le résultat, comme dans les jeux de monnaie. Si l'on gage que Dieu existe, on doit prier pour que son choix soit juste et on doit faire sans cesse des efforts pour mériter d'acquiescer le gain final. Pascal considère une telle vie comme déjà heureuse.

Ainsi est-il clair maintenant qu'une telle vie désigne la bonne «pensée» digne de l'homme. Bien penser, c'est *bien vivre*. Ce n'est que la vie «honnête» et «humble», menée dans l'espérance puis la certitude d'une autre vie¹⁰⁾, qui constituerait le bonheur humain. Elle se révèle être l'exact antipode du «divertissement»¹¹⁾.

Le pari de l'existence de Dieu exige du joueur justement qu'il pense à sa mort, qu'il implore son bonheur au ciel et s'efforce de mener une juste vie suivant les préceptes de la religion. Cet effort consiste avant tout dans le détachement des désirs charnels. L'apologiste conseillait à son interlocuteur incroyant : «Travaillez donc, non pas à vous convaincre par l'augmentation des preuves de Dieu, mais par *la diminution de vos passions*.» (S680-L418, p. 464 ; Cf. S151-L119) Il sera persuadé que ses passions abandonnées sont sans valeur par rapport à la grandeur de la béatitude future, dont il sera sûr de s'approcher tant qu'il poursuit sa tâche certes douloureuse. On retrouve là la principale thèse pascalienne selon laquelle toute concupiscence fait obstacle à la charité, et à l'amour de Dieu. Parier pour Dieu, c'est *n'aimer que* Dieu et ne plus s'attacher à aucun autre objet ni à soi-même en particulier.

Or, nous l'avons vu, ce sont nos passions, jamais satisfaites par nature, qui nous font chercher volontairement les divertissements, et nous engagent dans le parcours incessant du mouvement, du repos et du chagrin. Pascal, en nous incitant à parier pour Dieu, nous propose l'unique voie pour nous délivrer

10) S680-L418, p. 465 : «Or quel mal vous arrivera-t-il en prenant ce parti ? Vous serez fidèle, honnête, humble, reconnaissant, bienfaisant, ami sincère, véritable. À la vérité, vous ne serez point dans les plaisirs empestés, dans la gloire, dans les délices. Mais n'en aurez-vous point d'autres ?»

11) T. Shiokawa remarque la différence entre le temps que connaît celui qui se divertit et le temps vécu lorsqu'on parie pour Dieu, dans son article «Le temps et l'éternité selon Pascal», in *XVII^e siècle*, n° 239, 2008, pp. 273-283 ; L. Thirouin reconnaît le contraste qui existe entre les deux attitudes, «Se divertir, se convertir», titre de l'article publié dans *Pascal, auteur spirituel*, textes réunis par D. Descotes, Paris, H. Champion, 2006, pp. 299-322.

de cette situation misérable. L'homme qui se divertit tend à un bonheur futur et incertain, qui lui donne dès lors un plaisir illusoire, parce qu'en fait c'est un tourment. Son malheur provient de cette vision faussement téléologique qui considère le présent comme moyen de l'avenir. Abandonnant ses désirs terrestres, l'homme sera délivré de la hiérarchie des deux temps et chérira le moment même aussi bien que celui qui vient : il jouira paisiblement du présent pourvu désormais d'une propre valeur indépendante de celle de tous les autres instants. Et surtout, sa vie modeste et humble lui apportera l'espérance d'une autre vie, infiniment heureuse selon la religion. Il connaîtra ainsi dès cette vie un bonheur hédoniste. C'est en ce sens que l'apologiste annonçait à son interlocuteur : « Vous y gagnerez en cette vie » (S680-L418, p. 465), c'est-à-dire dans le jeu qu'il lui révèle. À la différence du divertissement, par lequel l'homme accroît ses passions jusqu'à être impliqué dans un trouble perpétuel, le pari pascalien, en réduisant ses concupiscences, lui rend félicité sur terre et lui offre peut-être béatitude au ciel. C'est cet acte de foi qui est la véritable « pensée » digne de l'homme, dont le cœur — non pas l'esprit — aspire à la charité¹²⁾.

(Maître de conférences à l'Université d'Osaka)

Notes bibliographiques :

Pascal, *Pensées*, présentation et notes par G. Ferreyrolles, texte établi par Ph. Sellier d'après la copie de référence de Gilberte Pascal, Paris, Librairie Générale Française, « Le Livre de Poche », 2000. Nous signalons le numéro de fragment de cette édition à l'aide du sigle 'S', et celui de l'édition Lafuma (Paris, éd. du Luxembourg, 1951) avec le sigle 'L'. S'il s'agit d'un long fragment, nous ajoutons le numéro de page du passage cité selon l'édition Ferreyrolles.

Montaigne, *Les Essais*, éd. P. Villey, réimprimés sous la direction de V.-L. Saulnier, Paris, PUF, 1924 ; « Quadriges », 1992, 3 vol. Nous signalons le chapitre et le numéro de page de la citation selon cette édition. Nous modernisons l'orthographe suivant l'édition établie par P. Michel, Paris, Gallimard, « Folio », 1973, 3 vol.

C'est nous qui soulignons certains mots dans les textes cités.

12) Une partie de ce présent article est extraite de notre étude : « Pascal et le thème du 'milieu' », in *Kwansei Gakuin Univ. School of Sociology Journal*, n° 12, 2008, pp. 99-138.